CÉLINE TRAUTMANN-WALLER

Langue, peuple, race, nation
Usages de la notion de race, frontières disciplinaires et enjeux
politiques chez les philologues en France et en Allemagne
durant la deuxième moitié du XIX^e siècle

Faire, en un bref article, la synthèse des débats concernant l'usage du concept de race durant la deuxième moitié du XIX^e siècle en France et en Allemagne serait impossible, mais se contenter d'une étude de cas peut paraître insatisfaisant aussi, surtout si l'on veut rendre compte de débats et de dynamiques. Dans l'histoire européenne de la »pensée raciale« je n'ai donc choisi qu'un extrait, qui concerne la France et l'Allemagne des années 1850 à 1890, reconstruisant un débat qui rend compte du brouillage des termes caractérisant alors ce champ. Une des caractéristiques de la notion de »race« est qu'elle empiète à l'époque sur nombre d'autres »territoires« et transgresse des frontières disciplinaires, ce qui explique que les échanges retracés concernent en grande partie la légitimité de son utilisation en philologie, et plus précisément encore en linguistique et en ethnographie.

Les acteurs de ce débat, étalé sur plusieurs décennies, sont connus pour certains, moins connus pour d'autres. Ils ont correspondu, se sont lus, cités et critiqués mutuellement. Il s'agit, dans l'ordre où ils vont apparaître, du linguiste et spécialiste de mythologie comparée Max Müller; du linguiste et spécialiste de psychologie des peuples Heymann Steinthal; du philologue Ernest Renan; du diplomate écrivain Arthur de Gobineau; du linguiste August Pott; du philosophe essayiste Moritz Lazarus; de l'indianiste Albrecht Weber et de l'anthropologue Rudolf Virchow.

La reconstitution de ce débat, nécessairement un peu pointilliste vu le nombre de personnes abordées et la période chronologique traitée, vise à mettre le doigt sur des points qui mériteraient sans doute chacun une étude plus fouillée, mais qui du moins deviennent ainsi visibles: la perception par les contemporains eux-mêmes du brouillage des termes et sa critique; la conscience de l'interdépendance étroite entre les conceptions de race et de nation, entre celles-ci et celle d'humanité; l'interaction entre la vie politique, la construction de ces notions et leur évolution.

DES RACINES LINGUISTIQUES ET DE LEUR LIEN
À DES TYPES DE SOCIÉTÉS ET À DES RACES
(MÜLLER, STEINTHAL, RENAN) – 1854/1855

Les deux premiers protagonistes sont de jeunes linguistes allemands qui tenteront tous deux par la suite de faire de la linguistique ou de »leur« linguistique le fondement

d'une science sociale plus générale (qui mêlerait langues et représentations collectives) mais de façon très différente: l'un sous la forme d'une mythologie comparée, l'autre sous celle d'une psychologie des peuples.

C'est en 1854 que le diplomate prussien Christian C. J. Bunsen fait paraître à Londres le premier volume de ses «*Outlines of the Philosophy of Universal History, Applied to Language and Religion*», une œuvre pour laquelle, conscient qu'elle dépassait les capacités d'un seul homme, il a souhaité la participation de plusieurs jeunes linguistes allemands, dont Max Müller, qui a remporté en 1849 le prix Volney¹ avec un essai de philologie comparée sur les langues indo-européennes et leur influence sur les premières civilisations humaines et qui s'est déjà signalé à l'époque par les premiers volumes d'une édition du «*Rigveda*». Pour illustrer l'origine des langues, Müller invente dans cet ouvrage, en s'inspirant du «*Shahname*» du poète persan Ferdowsi, le mythe de Feridun et de ses trois fils. La langue parlée par Feridun était semblable à toutes les langues antediluviennes fondées sur la simple juxtaposition (un principe que l'on retrouverait encore dans la langue chinoise). Feridun eut trois fils: Tur, Silim et Irij, qui se dispersèrent ensuite sur terre emportant avec eux les racines originelles. Deux d'entre eux, Silim et Irij, détenaient un secret: ils savaient comment une racine pouvait être divisée et modifiée de telle manière qu'elle puisse être utilisée comme un sujet ou comme un prédicat. Tur connut peut-être également ce secret, mais soit il l'oublia, soit il n'aimait pas jouer avec les racines, reliques sacrées héritées de la maison de son père². Ce mythe était censé illustrer le fait que toutes les langues descendaient d'une même langue originelle, mais qu'elles avaient ensuite pris des chemins différents. C'est pourquoi on pouvait d'après Müller les diviser en trois classes selon la manière dont elles «jouent» ou ne «jouent» pas avec les racines. La célèbre répartition des langues en trois groupes (langues monosyllabiques, langues agglutinantes et langues flexionnelles), héritée des frères Schlegel et de Franz Bopp, dont Müller fut l'élève, se voit légèrement variée ici et prend de plus une dimension sociologique: le chinois forme la première classe, celle des *family languages* (langues familiales); les langues sémitiques et aryennes (ainsi que l'égyptien) appartiennent au groupe des *state languages* (langues étatiques); toutes les autres langues sont des langues touraniques (Tur), elles sont liées au nomadisme, qui est lui-même une forme d'«agglutination» selon Müller, très différente des institutions, des lois et des contrats des *state languages*, qui montrent l'empreinte d'une volonté individuelle imposée aux traditions précédentes de tribus éparées.

En 1855, un autre jeune linguiste, Heymann Steinthal, qui, sous l'influence de Wilhelm von Humboldt, a déjà écrit une classification des langues et un livre sur l'origine du langage, séjourne à Paris pour y étudier les langues chinoises, après avoir obtenu le prix Volney avec un travail sur les langues africaines. Il fait paraître un livre sur les

¹ Voir Joan LEOPOLD, *The Prix Volney*, Dordrecht, Boston, Londres 1998/1999; voir particulièrement vol. 1: *The Prix Volney: its Significance*, Dordrecht, Boston, Londres 1998 ainsi que vol. 3: *The Prix Volney III, Contributions to Comparative Indo-European, African and Chinese Linguistics: Max Müller and Steinthal*, Dordrecht, Boston, Londres 1999.

² Christian C. J. BUNSEN, *Outlines of the Philosophy of Universal History, Applied to Language and Religion*, vol. 1, Londres 1854, p. 110-142.

rapports entre grammaire, logique et psychologie, »Grammatik, Logik und Psychologie. Ihre Principien und ihr Verhältnis zu einander«, qui, dans l'introduction, comprend un véritable règlement de compte avec la linguistique allemande de l'époque et avec son héritage organiciste. Steintal cite ici sur plusieurs pages les développements de Max Müller sur les trois familles, Tur, Silim et Irij³. Il note que si Bunsen défendait autrefois une tripartition des langues et des peuples en Sem, Ham et Japhet, il a sacrifié ce mythe à celui de Tur, Silim et Irij, donc un mythe sémitique à un mythe aryen. Mythe contre mythe, cela valait-il la peine d'en changer? Steintal souligne la grande imprécision de ces regroupements, qui ignorent les travaux de linguistes tels que August Pott et Moritz Gotthilf Schwartz, ce dernier ayant montré par exemple que l'égyptien ne pouvait avoir été la langue originelle ni des langues sémitiques ni du sanscrit, comme Bunsen l'affirmait autrefois, ni une simple branche des langues sémitiques, comme il le croit à présent, mais constitue plutôt en lui-même une branche des langues sémitiques à côté des deux autres branches. Steintal fait dans son introduction une analyse de l'usage abusif de la notion de »racines«, puisqu'on présuppose trop souvent selon lui en linguistique que celles-ci ont réellement existé alors qu'elles sont en réalité de simples constructions. Il critique le comparatisme et les parentés linguistiques qu'on en dérive, enfin tout le projet indo-européen qui caractérise une grande partie de la linguistique de l'époque. Cela lui paraît nécessaire pour fonder une linguistique scientifique qui n'affirmera ni une descendance de toutes les langues à partir d'une seule langue originelle, ni une universalité linguistique *a priori*, mais fondera une grammaire universelle comprenant toutes les langues réellement existantes et rendant justice ainsi au projet linguistique humboldtien et à son idéal d'humanité. Par ce dernier il fallait entendre, comme Steintal avait cherché à le démontrer, le langage comme naissance de l'humanité même, dans et à travers une multiplicité constitutive et indispensable.

En 1855, Ernest Renan, qui a gagné le prix Volney en 1847 avec son »Essai sur les langues sémitiques«, qui a publié en 1848 son livre »De l'origine du langage« et a soutenu en 1852 sa thèse sur »Averroès et l'averroïsme«, fait paraître la première partie de son »Histoire générale et système comparé des langues sémitiques«, qui seule paraîtra puisque, après l'»histoire«, le »système« ne vit jamais le jour. Le projet même est explicitement rapporté par Renan à Franz Bopp, sachant que son propre travail doit être pour les langues sémitiques ce que le livre de Bopp a été pour les langues indo-européennes, comme il le dit dans la préface⁴. Renan livre une synthèse de tous les travaux de l'époque sur les langues sémitiques et cherche, au-delà, à définir un »caractère général des peuples et des langues sémitiques«. Il sait qu'on le dit trop enclin aux conjectures et que les jugements sur les races doivent toujours être entendus avec beaucoup de restrictions. Les israélites par exemple n'auraient plus rien du caractère

³ Heymann STEINTAL, Grammatik, Logik und Psychologie. Ihre Principien und ihr Verhältnis zu einander, Berlin 1855, p. IX–XII.

⁴ Ernest RENAN, Histoire générale et système comparé des langues sémitiques, dans: Œuvres complètes de Ernest Renan, tome VIII, éd. établie par Henriette PSICHARI, Paris 1958, p. 129–589, ici p. 134.

sémitique, puisqu'ils furent assimilés par une grande force, supérieure aux races, qui s'appelle civilisation. Il se lance néanmoins dans une caractérisation très tranchée des anciens sémites. Certes il leur reconnaît des mérites puisqu'on peut leur attribuer sans exagération selon lui »au moins une moitié de l'œuvre intellectuelle de l'humanité«⁵. Cela parce que, même si la science et la philosophie leur restèrent étrangères, ils sont par excellence le peuple de Dieu et le peuple des religions, destiné à les créer et à les propager. Cherchant à légitimer ses déclarations, Renan ajoute que ce serait pousser outre mesure le panthéisme en histoire que de mettre toutes les races sur un pied d'égalité. Comparée à la race indo-européenne, la race sémitique représente réellement une combinaison inférieure de la nature humaine. Comprenant l'unité mais pas la multiplicité, elle n'a jamais conçu le gouvernement de l'univers que comme une monarchie absolue. Les grandeurs et les aberrations du polythéisme lui sont toujours restées étrangères. D'ailleurs on n'invente pas le monothéisme, et les sémites n'eussent jamais conquis le dogme de l'unité divine s'ils ne l'avaient trouvé dans les instincts les plus impérieux de leur esprit et de leur cœur. Parce que le désert est monothéiste, les sémites n'ont jamais eu de mythologie, il leur manque le sens de la multiplicité dans l'univers, la curiosité. En contrepartie ils sont les porteurs de l'idée de révélation:

En toute chose, on le voit, la race sémitique nous apparaît comme une race incomplète par sa simplicité même. Elle est, si j'ose le dire, à la famille indo-européenne ce que la grisaille est à la peinture, ce que le plain-chant est à la musique moderne; elle manque de cette variété, de cette largeur, de cette surabondance de vie qui est la condition de la perfectibilité⁶.

Cela expliquerait pourquoi finalement les langues sémitiques occupent, en comparaison avec les langues indo-européennes et touraniennes, un espace très limité dans le monde.

Après ces considérations générales, Renan examine successivement la place des familles de langues sémitiques qui se sont imposées les unes après les autres dans la culture du Proche-Orient (période hébraïque, période araméenne, période arabe). Sa conclusion reprend la problématique de départ sous un angle un peu différent. La question n'est plus de savoir si la distinction des langues sémitiques et des langues indo-européennes est une distinction radicale, absolue, impliquant nécessairement une diversité d'origine et de race, mais de déterminer si la différence qui existe entre les langues indo-européennes et les langues sémitiques, différence qui est plus que suffisante pour ériger ces deux groupes en deux familles distinctes, exclut toute idée d'un contact primitif entre les deux races ou bien permet, dans un sens plus large, de les rattacher à une même unité. Renan évoque ici différentes tentatives pour trouver une protolangue commune à toutes les langues (les racines bilitères, le copte comme médiation), mais il faut admettre selon lui que »dans l'état actuel de la science des langues, la bonne méthode commande de tenir pour distinctes la famille sémitique et la famille indo-européenne«. Il évoque à ce propos ce qu'il appelle le »grand dogme de l'unité de l'espèce humaine« dont il dit qu'il est d'ailleurs d'origine sémitique et qu'il

⁵ Ibid., p. 144.

⁶ Ibid., p. 156.

commente de la façon suivante: »Il ne peut entrer dans la pensée de personne de combattre un dogme que les peuples modernes ont embrassé avec tant d'empressement«⁷. Toutes les religions et les philosophies complètes ont selon lui attribué à l'humanité une double origine: terrestre et divine. Pour Renan, la seconde évidemment est unique, la première est un problème de physiologie et d'histoire.

Renan connaissait personnellement Max Müller, il avait lu Steinthal⁸, avec lequel il partageait un grand nombre de terrains de recherches, et il reprend dans sa critique de l'idée d'une protolangue commune les objections que ce dernier avait adressées à Max Müller, et notamment le fait que la famille touranienne sert chez ce dernier de fourre-tout, incluant tout ce qui ne trouve pas sa place dans les deux autres familles. En même temps, tout se passe comme si l'abandon de cette unité, qui chez Bunsen reposait sur un fond religieux, signifiait l'accentuation des différences entre races. Du coup, Renan paraît affirmer une différence radicale et insurmontable entre la race sémitique (un terme qu'il utilise précisément pour souligner qu'il ne parle pas des israélites de son époque) et la race indo-européenne, une différence radicale que Steinthal ne pourra accepter, comme nous le verrons plus loin. Quant à Max Müller, il s'offusquera des critiques faites par Renan, et la brouille qui s'ensuivra occupera toute une partie de la correspondance de Renan dans les années 1855, 1857 et 1858⁹, différentes personnes se relayant pour jouer le rôle de médiateur ou étant sollicitées par Renan pour cela, comme par exemple le journaliste conférencier Ferdinand d'Eckstein, qui essaie à l'époque de localiser le site originel de la civilisation, à partir duquel elle aurait rayonné sur tout le globe¹⁰.

DES DANGERS DE L'ARISTOCRATISME EN ETHNOLOGIE (GOBINEAU, POTT, RENAN) – 1855/1856

Toujours en 1855 paraissent les deux derniers tomes de l'«Essai sur l'inégalité des races humaines» d'Arthur de Gobineau dédiés à «sa majesté George V, roi de Hanovre, prince royal d'Angleterre, duc de Cumberland, duc de Brunswick et de Lunebourg, [...]», et dont Gobineau avait formé le projet au moment des événements de 1848 alors qu'il était submergé par le dégoût des «blouses sales»¹¹. Les deux premiers tomes avaient paru en 1853. Ils étaient consacrés à des «Considérations préliminaires,

⁷ Ibid., p. 563.

⁸ Voir notamment la préface à la deuxième édition de «De l'origine du langage» (1858), dans laquelle Renan livre un résumé de la vision steinthalienne du langage et un portrait mi-figue mi-raisin du linguiste allemand: Ernest RENAN, Préface à la deuxième édition (1858), dans: Œuvres complètes de Ernest Renan, tome VIII (voir n. 4), p. 23.

⁹ Voir les lettres du 13, du 17 et du 27 novembre 1855, du 10 juin 1857 et du 30 janvier 1858 à Max Müller, dans: Ernest RENAN, Correspondance 1846–1871, vol. I, Paris 1926, p. 89–100.

¹⁰ Ferdinand d'ECKSTEIN, Der Sitz der Cultur in der Urwelt, dans: Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft (ZfVS) 1 (1860), p. 261–294.

¹¹ Lettre de Gobineau à Tocqueville du 29 mars 1856, citée par Michael D. BIDDIS, Prophecy and Pragmatism. Gobineaus Confrontation with Tocqueville, dans: The Historical Journal 13/4 (1970), p. 611–633, ici p. 625.

définitions, recherche et exposition des lois naturelles qui régissent le monde social» (Livre 1), à la «Civilisation antique rayonnant de l'Asie centrale au Sud-Ouest» (Livre 2), à la «Civilisation rayonnant de l'Asie centrale vers le Sud et le Sud-Est» (Livre 3) et aux «Civilisations sémitisées du Sud-Ouest» (Livre 4). Je ne m'attarde pas sur le livre de Gobineau puisque la critique qu'en fait Pott l'année suivante permet de revenir sur les points les plus importants de cet ouvrage.

En 1856, August Pott, un linguiste élève de Bopp se réclamant de Humboldt, comme Steinthal, mais plus proche que ce dernier de l'école de la grammaire comparée¹², et travaillant, à côté des langues indo-européennes, sur les langues bantoues ainsi que sur les langues tziganes¹³, fait paraître son livre »Die Ungleichheit menschlicher Rassen (hauptsächlich vom sprachwissenschaftlichen Standpunkte) unter besonderer Berücksichtigung von des Grafen von Gobineau gleichnamigem Werke mit einem Überblick über die Sprachverhältnisse der Völker. Ein ethnologischer Versuch« (»L'inégalité des races humaines [principalement du point de vue linguistique] en tenant compte tout particulièrement du livre du comte de Gobineau portant le même titre avec un panorama des conditions linguistiques des peuples. Essai ethnologique«).

L'ouvrage porte en exergue une citation extraite de l'»Introduction à l'œuvre sur le kavi« de Humboldt¹⁴, qui pose clairement la discrimination raciale comme contraire au principe d'humanité. Dans l'introduction, Pott explique ensuite que la linguistique, en raison de ses liens avec d'autres domaines d'étude et tout particulièrement l'ethnologie, peut servir à un examen objectif et critique des théories développées par Gobineau. Le principe central de celles-ci est pour Pott que tout mélange des races a pour conséquence la dégénérescence puis la disparition des civilisations concernées. La »chimie des peuples« de Gobineau (selon une expression dont ce dernier se sert lui-même) essaie donc d'établir dans chaque peuple le pourcentage exact de sang étranger. Et Pott ajoute:

Certes peu de gens seront aussi reconnaissants que moi à M. le comte pour avoir ainsi suivi à la trace avec ardeur tous les mélanges sanguins qui, de manière indéniable, traversent dans la diversité la plus colorée l'histoire, écrite ou non, et leur influence tout à fait essentielle, jusqu'à présent

¹² Voir August POTT, *Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der Indo-Germanischen Sprachen*, Lemgo 1833/1836. Voir également Joan LEOPOLD, *The Letter Liveth: The Life, Work and Library of A. F. Pott (1802–1887)*, Amsterdam, Philadelphia 1983.

¹³ Voir August POTT, *Die Zigeuner in Europa und Asien, ethnographisch-linguistische Untersuchung, vornehmlich ihrer Herkunft und Sprache, nach gedruckten und ungedruckten Quellen*, Halle 1844/1845. August Pott remporta le prix Volney en 1845 avec ce travail sur les langues tziganes.

¹⁴ »S'il existe une idée qui s'impose à travers toute l'histoire de manière de plus en plus nette, s'il en est une qui prouve le perfectionnement de toute l'espèce, souvent contestée mais encore plus souvent mal comprise, alors c'est celle d'humanité (*Menschlichkeit*), l'effort pour supprimer les frontières que les préjugés et les points de vue étroits en tout genre introduisent avec hostilité entre les hommes et l'effort pour traiter toute l'humanité, sans tenir compte de la religion, de la nation et de la couleur, comme une seule grande souche fraternisée étroitement, un Tout existant pour atteindre une fin unique: le libre développement de la force (*Kraft*) qui est en lui«, voir Wilhelm VON HUMBOLDT, *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java*, Berlin 1836/1839, ici vol. 2, p. 426.

beaucoup trop peu prise en compte, sur les destinées de peuples isolées autant que sur la marche générale des affaires de ce monde. Mais une telle *physis*: quel objet immensément difficile, puisque si l'on veut se mettre à l'ouvrage de manière rigoureusement méthodique, et non pas simplement lâcher la bride aveuglément aux folles suppositions, on ne pourra y parvenir, et la plupart du temps à grand-peine seulement, qu'en recherchant et en démêlant l'histoire, la linguistique et la physiologie (je ne connais pas d'autres sources) chacune séparément ou bien, là où cette heureuse mais très rare union s'avère possible, en commun¹⁵.

Mais selon Pott le travail de Gobineau, précisément, n'est pas scientifique, et parmi les théories sur les mélanges raciaux qu'il évoque, trop sont construites de manière fantaisiste ou affirmées sans vérification pour prouver la thèse centrale qui se révèle un pur préjugé. Indépendamment de cela, il semble à Pott que l'homme, en tant qu'individu ou en tant qu'il se rassemble en plus grandes unités, est quelque chose de plus élevé et, parce qu'il est doué de raison, est un être moral, personnel et donc plus libre aussi que la matière sans volonté que sont les acides et les bases du chimiste. Il y a trop de cases vides dans l'histoire, trop de variations, linguistiques tout autant que constitutionnelles et physiologiques, pour qu'on puisse tout ramener à une loi déterministe absolue. Pott prend l'exemple des enfants dont les capacités et les traits de caractère ne sauraient se déduire totalement de ceux des parents et il ajoute, pointant du doigt le préjugé aristocratique de Gobineau: un don exceptionnel n'est pas lié à l'origine sociale (*Stand*) ou à une naissance aristocratique. Comme un enfant peut tomber loin de l'arbre, un peuple peut prendre des chemins inattendus, suite à l'influence d'un homme ou de circonstances particulières. D'autre part un grand nombre de mouvements politiques dans les États trouvent leur origine dans des frictions entre des groupes sociaux (*Stände*) de même origine et non dans des mélanges sanguins, même s'il existe aussi des cas où des différences sociales se recoupent avec des différences ethniques. Il lui semble que, si l'on suit Gobineau, il n'existe plus aucune responsabilité des peuples, puisque ceux-ci sont soumis à un déterminisme sanguin: leur seul crime est de n'avoir pas su résister au mélange racial, d'avoir entaché pour ainsi dire leurs lettres de noblesse.

Selon Pott, il faut dès lors se demander si une puissance totale si terrible, qui »déshumanise« et »dédivinise« l'histoire, règne vraiment dans cette dernière de manière tyrannique ou si la croyance en une telle puissance n'est pas plutôt un point de vue »peu réjouissant« reposant sur un fondement et des présuppositions qui se laissent contredire et démolir. Pott en voit au moins cinq. Tout d'abord il existe pour Gobineau trois races, tout simplement parce que cela lui permet de supposer des mélanges là où d'autres ne voient encore que des races à part entière. Un deuxième axiome non vérifié est celui de la supériorité absolue de la race blanche sur les races jaunes et noires. Du coup, là où ces dernières accomplissent de grandes choses, Gobineau cherche à tout prix à démontrer qu'il y a eu mélange sanguin, la performance s'expliquant donc par la part de sang blanc. Sa pensée profondément non-scientifique forme selon Pott un cercle vicieux, comme le montre son traitement des indigènes d'Amérique. Des États

¹⁵ August POTT, Die Ungleichheit menschlicher Rassen hauptsächlich vom sprachwissenschaftlichen Standpunkte, unter besonderer Berücksichtigung von des Grafen von Gobineau gleichnamigem Werke: mit einem Überblick über die Sprachverhältnisse der Völker, ein ethnologischer Versuch, Lemgo, Detmold 1856, p. V–VI.

civilisés comme le Pérou et le Mexique ne peuvent qu'importuner Gobineau. Il invente donc d'hypothétiques influences blanches remontant à des invasions très anciennes pour expliquer le degré de civilisation atteint par ces États. Les démonstrations linguistiques utilisées ici par Gobineau sont erronées selon Pott. D'autre part le principe voulant que les différences linguistiques se superposent strictement aux différences raciales¹⁶ est contredit par les recherches linguistiques: il peut y avoir des langues différentes pour une même race et des races différentes pour une même langue. Pott se demande ensuite au nom de quoi Gobineau peut faire de la couleur de la peau le principal critère racial alors que les anthropologues ont multiplié ces critères et comment il peut discerner des appartenances raciales et des mélanges raciaux »au premier coup d'œil«, comme il le rapporte à plusieurs reprises?

De manière plus générale, Pott conteste la possibilité de rapporter des observations psychologiques à des questions de race. Il prend pour exemple l'affirmation de Gobineau selon laquelle au Pérou et au Mexique les massacres commis au nom de la religion »résultaient naturellement du double courant noir et jaune qui avait formé [...] la race«¹⁷. Il paraît à Pott que dans ce cas il faudrait se demander si les autodafés en Espagne étaient dus au mélange de sang ibérique (jaune?) et noir (maure?). Les conclusions politiques de Gobineau lui paraissent étonnantes, et c'est avec une certaine ironie qu'il évoque l'idée de Gobineau selon laquelle les sauvages d'Amérique sont des »républicains extrêmes«.

Le dernier point de cette critique en règle examine les allégations de Gobineau concernant la population originelle de l'Europe, identifiée par lui comme la race jaune dans sa branche finlandaise. Ceci amène Pott à critiquer les »affabulations sur des parentés entre racines«¹⁸ et à rappeler combien les comparaisons linguistiques et les conclusions qu'on en tire concernant les parentés entre les peuples sont imparfaites quand on ne fait que comparer des mots, ou ce qu'on appelle souvent improprement des racines, sans compléter cette comparaison par une analyse grammaticale permettant de dégager le type général des langues en question. Mais même si toute la question de la parenté entre langues était réglée, rien ne nous autoriserait encore à supposer une égalité d'origine et de famille (*Stamm*) entre langues et peuples. Parmi les exemples de constructions abusives de familles de langues rapportés par Pott, nous retrouvons ici celle de Max Müller, dont Pott rappelle qu'il compte le basque non pas parmi le groupe des langues caucasiennes, comme Julius Klaproth le faisait selon une définition qui avait au moins le mérite d'être géographique, mais parmi les langues touraniennes, un groupe fantaisiste exagérément élargi par Müller, selon Pott.

Après cette vigoureuse introduction, Pott va dérouler une analyse serrée de l'ouvrage de Gobineau, qu'il commence par réinscrire dans le contexte de la science sociale (*Socialwissenschaft*) de son époque. Herder n'accordait pas assez d'importance

¹⁶ Voir le chapitre XV du tome 1, livre premier de l'essai de Gobineau, »Les langues inégales entre elles sont dans un rapport parfait avec le mérite relatif des races«, dans: ARTHUR DE GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, tome 1, Paris 21884, p. 187–214.

¹⁷ POTT, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen* (voir n. 15), p. XVIII.

¹⁸ *Ibid.*, p. XX.

aux différences de race, selon Pott, Gobineau lui en accorde trop, puisque chez lui toute l'histoire est dominée par un principe ethnique. Tous deux ont tort selon Pott, qui considère qu'aussi bien la différence des races que les conditions climatiques et géographiques ont un poids certain dans l'évolution des peuples.

Pott s'attarde aussi sur le lien entre les convictions religieuses et politiques de Gobineau et ses jugements historiques, c'est-à-dire sa négation de tout progrès, son romantisme des croisades, sa préférence pour l'Inde et la Chine, simplement en raison de la longévité de leurs institutions, indépendamment des qualités intrinsèques de celles-ci. Il reprend la question du mélange racial en soulignant qu'il existe des auteurs qui, loin d'y voir une cause de dégénérescence, le considèrent comme un gain pour l'humanité, puisqu'il permet une variabilité infinie des individus. La supériorité des Blancs ne lui paraît guère prouvée par le niveau de culture plus élevé qu'ils ont effectivement atteint selon lui. Quant aux Noirs, ils sont beaucoup moins uniformes qu'il n'y paraît, et leurs langues sont beaucoup moins imparfaites qu'on ne l'a dit et cru. Pott tient à la perfectibilité de toute l'espèce humaine et considère que la «capacité de développement» (*Bildungsfähigkeit*) doit être étudiée à partir des langues et non à partir de caractéristiques anatomiques. Les destinées des peuples sont formées à partir du jeu entre dispositions et circonstances extérieures, inné et acquis. Mais l'ethnologie n'en est qu'à un état naissant, et Gobineau en profite pour avancer des choses allant à l'encontre de la raison. Pour le contrer, il importe selon Pott de définir clairement les rapports entre linguistique, histoire et ethnologie et l'aide mutuelle qu'elles peuvent s'apporter. Ainsi, il pense que la linguistique permet effectivement de reconstituer des migrations. Quant à l'ethnologie, elle lui paraît fondée sur un principe profondément opposé à tout le travail de Gobineau: l'idée que la diversité est réjouissante.

Dans un chapitre spécifique, Pott s'intéresse à ce qu'il appelle la dimension politique des langues. Il y évoque les tentatives pour éradiquer des langues maternelles, pour faire de certaines langues un levier politique, comme dans le cas du panslavisme. Il commente la manière dont on établit désormais des cartes et des statistiques linguistiques, en soulignant la difficulté qu'il y a à séparer nettement dialectes et langues. Évoquant la classification des langues de Steinthal, fondée selon lui sur un principe physiologique, il estime pour sa part que la perspective généalogique est plus intéressante pour l'ethnologie. Dans sa conclusion il commente le souhait humain, légitime selon lui, que l'espèce humaine ait une seule origine. Il prétend que le sentiment d'humanité et la raison nous poussent à chercher une unité de l'espèce humaine, et les hommes aimeraient trouver la preuve irréfutable de cette unité (*Wesenseinheit*) dans l'existence d'un couple originel unique, fondant au vrai sens du mot une seule grande famille. Ils pensent ainsi empêcher qu'une mauvaise volonté ne sépare l'humanité en espèces de rang différent et non seulement embellisse, mais justifie même par là des injustices innommables, comme l'esclavage. Mais on ne peut exiger de la science qu'elle renonce à la vérité, et Pott explique qu'il est obligé d'accepter lui aussi que, contrairement à ce qu'ont cherché à montrer Carl Josias Bunsen et Max Müller, il n'existe pour l'instant aucun élément attestant une origine unique de l'humanité. Mais si la science doit abandonner l'idée d'une descendance unique de l'humanité, il faut chercher selon lui d'autres soutiens pour cette unité. L'«unité numérique» peut

d'ailleurs sembler tout à fait accessoire, et on ne pourrait en réalité en déduire l'unité spirituelle de l'humanité, infiniment plus élevée que l'unité »organique« et qui seule importe. L'humanité est donc bien une grande famille, caractérisée certes par des inégalités de manière très diversifiée, corporellement et intellectuellement, mais sans jamais quitter les limites de l'espèce et sans qu'il y ait besoin de craindre qu'un homme ne puisse par exemple être plus proche de l'animal qu'un autre. L'humanité est distincte des animaux par l'esprit et par le cœur, qu'importe finalement le sang. Il paraît donc à Pott que l'État universel est un rêve, tout comme la langue universelle, mais que l'humanité se rapprochera toujours plus de cet idéal du véritable État divin, où les hommes seront tous frères, non pas seulement dans leurs paroles, mais aussi dans leurs convictions et leurs actes. Pott cite pour finir le troisième volume de la »Naturgeschichte des Volks als Grundlage einer deutschen Socialpolitik« de Wilhelm Heinrich Riehl, qui faisait de la famille le fondement de toute évolution sociale et le noyau originel (*Keimzelle*) de la société. Pott inscrit ainsi, de manière assez étonnante, son humanisme et son engagement démocratique dans le sillage d'un des grands découvreur du terroir allemand, défenseur d'une politique sociale teintée de conservatisme antimoderniste et de paternalisme.

La même année, donc toujours en 1856, Ernest Renan écrit à Gobineau pour le remercier de lui avoir envoyé les deux derniers tomes de son livre sur l'inégalité des races humaines. Selon lui, le livre est bien peu fait pour être compris en France puisque »l'esprit français se prête peu aux considérations ethnographiques: la France croit très peu à la race, précisément parce que le fait de la race s'est presque effacé dans son sein«¹⁹. Il demande à Gobineau s'il a lu le livre de Pott: »L'ouvrage de Pott vous est sans doute déjà parvenu; je n'ai pu encore que le parcourir; mais il me semble que, malgré les dissentiments qui y sont exprimés, vous devez vous en tenir pour fort honoré. Je ne puis vous dire que je sois, moi aussi, de votre avis sur tous les points«²⁰. Tout se passe en réalité comme si Renan avait lu d'assez près le livre de Pott et s'était laissé convaincre par sa démonstration. C'est surtout l'idée d'une décadence due au mélange racial qu'il conteste:

En mettant à part les races tout à fait inférieures dont l'immixtion aux grandes races ne ferait qu'empoisonner l'espèce humaine, je conçois pour l'avenir une humanité homogène, où tous les ruisseaux originaires se fondront en un grand fleuve, et où tout souvenir des provenances diverses sera perdu. La civilisation qui correspondra à un tel état de l'humanité sera inférieure sans doute en noblesse et en distinction à celle des âges aristocratiques; mais sera-t-elle inférieure d'une manière absolue? c'est sur quoi j'hésite à me prononcer²¹.

¹⁹ Ernest RENAN, Qu'est-ce qu'une nation? Et autres écrits politiques, textes choisis et présentés par Joël Roman, Paris 1992, p. 221.

²⁰ Ibid., p. 222.

²¹ Ibid., p. 223.

LES ENJEUX RACIAUX DU DÉBAT SUR LES ORIGINES DU MONOTHÉISME (RENAN, STEINTHAL) – 1859

En 1859, Renan, conscient des critiques suscitées par sa présentation des peuples sémitiques en 1856, publie en réponse dans le *Journal asiatique* ses «Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme». Irrité par les critiques et par cette sorte de veto qu'on lui a imposé, il estime que, même si l'histoire soumet les peuples à des influences différentes et introduit parfois des changements, «les races sont des cadres permanents, des types de la vie humaine, qui une fois fondés ne meurent plus, mais sont souvent remplis par des individus qui n'ont presque aucun lien de parenté physique avec les fondateurs»²².

La même année, Steintal publie dans le premier numéro de la revue *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, fondée à Berlin par lui et Moritz Lazarus, un article intitulé *«Zur Charakteristik der semitischen Völker»* («De la caractérisation des peuples sémitiques»), qui est une réponse directe à l'article de Renan. La critique violente des développements que ce dernier a donnés à sa caractérologie des sémites sert à préciser de manière assez théâtrale ce que la psychologie des peuples ne saurait être. Avec la notion d'«instinct», Renan a construit selon Steintal un mur qui masque la réalité humaine, brise l'élan de la recherche et conduit au dogmatisme. C'est pourquoi

cette revue devra livrer un combat pour la vie ou la mort contre la conception renanienne de l'instinct [...]: Quelle conception de l'homme! L'abeille, le castor, l'araignée construisent et tissent selon certaines formes par instinct. Et les peuples sémitiques, les peuples sanscrits construiront également leur langue, leur religion, leurs pensées morales et politiques de cette façon, d'après un type fixe, immortel et immuable donné une fois pour toutes dans leurs instincts²³.

Point par point, Steintal va essayer dans les années qui suivent de démonter le raisonnement de Renan, et notamment l'idée d'un instinct sémitique antimythologique lié au désert, ce qui l'amènera également à de nouvelles confrontations avec Max Müller concernant l'origine des mythologies. Avec les linguistes et spécialistes des mythologies d'inspiration grimmienne, comme Adelbert Kuhn et Theodor Aufrecht, Müller défend l'idée d'un principe solaire qui serait l'origine des mythologies et des religions. Il y aurait eu ainsi un monothéisme primitif qui aurait dégénéré ensuite en polythéisme chez certains peuples. Sa conception d'une origine commune des religions correspond ainsi très strictement à celle d'une langue commune originelle abordée plus haut. Contestant aussi bien cette idée que celle du «désert monothéiste» de Renan, Steintal veut montrer au contraire que Moïse et les prophètes ont bien «créé le monothéisme»

²² Ernest RENAN, Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme, dans: *Journal asiatique* XIII (février/mars 1859), p. 214–282 et *ibid.* (avril/mai 1859), p. 417–450, ici p. 448.

²³ Heymann STEINTAL, *Zur Charakteristik der semitischen Völker*, dans: *ZfVS* 1 (1860), p. 328–345, ici p. 330.

(il reprend ici, en les inversant, les termes de Renan) et se sont appuyés pour cela sur une mythologie sémitique préexistante²⁴. Dans des articles ultérieurs il refuse une différence radicale entre celle-ci (qui serait lunaire) et les mythologies indoeuropéennes (qui seraient solaires) et reprend à Ignac Goldziher l'idée que la transmutation de la mythologie sémitique en religion monothéiste a permis en même temps la construction de la nation hébraïque, les figures mythologiques devenant dans l'Ancien Testament des héros nationaux²⁵.

LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE DE 1870/1871 ET LA QUERELLE DE L'ANTISÉMITISME DE 1879 OU COMMENT LA NATION L'EMPORTA SUR LA RACE (RENAN, LAZARUS) – 1870–1882

En 1870–1871, la guerre franco-prussienne donne lieu chez les anthropologues à toute une série d'interprétations raciales sur lesquelles je n'insisterai pas ici²⁶. Cette guerre, ainsi que la Commune, vont également relancer autour de Renan le débat sur la définition de la nation. Enclin jusqu'à présent à compter la langue parmi les critères de la nationalité, Renan considère désormais, à un moment où l'Alsace-Lorraine paraît perdue pour la France, que nul n'a le droit d'annexer un territoire et une population contre le gré de cette dernière sous un prétexte linguistique.

En 1870, après un premier échange de lettres ouvertes dans la presse, il écrit à l'auteur de la «Vie de Jésus», l'Allemand David Friedrich Strauss:

Notre politique, c'est la politique du droit des nations; la vôtre, c'est la politique des races: nous croyons que la nôtre vaut mieux. La division trop accusée de l'humanité en races, outre qu'elle repose sur une erreur scientifique, très peu de pays possédant une race vraiment pure, ne peut mener qu'à des guerres d'extermination, à des guerres »zoologiques«, permettez-moi de le dire, analogues à celles que les diverses espèces de rongeurs ou de carnassiers se livrent pour la vie. Ce serait la fin de ce mélange fécond, composé d'éléments nombreux et tous nécessaires, qui s'appelle l'humanité²⁷.

Si Renan philologue est l'un de ceux qui ont le plus fait pour accréditer l'idée de tempéraments nationaux qui prennent leur origine dans des races puis se sédimentent dans des langues, il paraît défendre désormais l'idée que les nations n'ont aucun fondement naturel, ni racial, ni linguistique.

²⁴ Ibid., p. 342–344.

²⁵ Voir Heymann STEINTHAL, *Über Mythenschichtung. Mit Rücksicht auf: Ignac Goldziher, Der Mythos bei den Hebräern und seine geschichtliche Entwicklung*, dans: *ZfVS* 9 (1877), p. 296. L'ouvrage d'Ignac Goldziher auquel Steintal se réfère est *Der Mythos bei den Hebräern und seine geschichtliche Entwicklung* (Leipzig 1876).

²⁶ Voir notamment Helga JEANBLANC, Rudolf Virchow et la »race prussienne«: anthropologie et idéologie, dans: Céline TRAUTMANN-WALLER (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie*, Paris 2004, p. 77–92.

²⁷ RENAN, *Qu'est-ce qu'une nation?* (voir n. 19), p. 157.

Dans son discours »Was heißt national?«²⁸, tenu le 2 décembre 1879 à Berlin devant l'assemblée générale de la Hochschule für die Wissenschaft des Judentums, Moritz Lazarus défend, en réponse à l'historien allemand Heinrich Treitschke²⁹, une conception de la nation qui exclut elle aussi les séparations entre races. Il renvoie aux travaux du statisticien Richard Boeckh, qui avait lancé dans un ouvrage de 1869, présentant quantitativement les populations de langue allemande en Europe, la »statistique des nationalités« (*Nationalitätenstatistik*)³⁰. Ces recherches orientées vers une légitimation de l'expansion allemande contribuèrent à la détermination des frontières de l'Alsace-Lorraine après l'annexion de 1871. Lazarus s'appuie sur Boeckh pour faire de la langue la véritable caractéristique (*eigentliches Kennzeichen*) de la nation, l'origine ne jouant qu'un rôle subordonné. Concevant la nation de manière volontariste, il refuse toute interprétation biologique, insistant sur le fait que »le sang [lui] importe très peu« (*blutwenig*, comme il le dit avec un jeu de mots en allemand)³¹. Il est à noter qu'il paraît s'écarter ici de l'idée de la nécessité d'un esprit national homogène, proclamée auparavant sous différentes formes par lui même, et en vient à dire que »la vraie culture [...] consiste dans la diversité (*Mannigfaltigkeit*)«³². Il sera soutenu peu de temps après, en 1881, par l'indianiste berlinois Albrecht Weber. Protestant contre la pétition des antisémites signée par la moitié des étudiants de l'université de Berlin, celui-ci défend, dans un discours publié dans le journal »Allgemeine Zeitung«, l'idée que les Juifs, comme tous les autres Allemands qui ne sont pas d'origine germanique d'ailleurs, appartiennent à la nation allemande. Il souligne combien ils sont des porteurs et des missionnaires de la langue et de la culture allemande dans les pays slaves et combien ce qu'on appelle l'»esprit berlinois« ne peut être pensé sans l'influence des Juifs ou encore des Français de la colonie, c'est-à-dire des huguenots arrivés en Prusse après la révocation de l'Édit de Nantes. Il n'existe selon lui aucune nation descendant d'une seule origine, et les Allemands eux-mêmes constituent dans certains pays des ingrédients importants des nations correspondantes³³.

²⁸ Moritz LAZARUS, Was heißt national? Ein Vortrag, gehalten am 2. Dezember 1879, Berlin 1880; publié dans: ID., Treu und Frei. Gesammelte Reden und Vorträge über Juden und Judentum, Leipzig 1887, p. 53–113.

²⁹ Heinrich von TREITSCHKE, Unsere Aussichten, dans: Preußische Jahrbücher 44 (1879), p. 559–576. Dans ce pamphlet aux tonalités nettement agressives, Treitschke reproche aux Juifs leur manque de »conviction nationale« (*ationale Gesinnung*). Il voit dans l'antisémitisme montant un réveil de la conscience populaire qui proteste, enfin, contre la présence massive des Juifs dans la presse et au Parlement. Diffamant les »Juifs de l'Est« (*Ostjuden*), il exigeait des Juifs qu'ils »deviennent des Allemands, se sentent tout simplement comme Allemands« (ibid., p. 573).

³⁰ Richard BOECKH, Der Deutschen Volkszahl und Sprachgebiet in den europäischen Staaten, Berlin 1869.

³¹ LAZARUS, Was heißt national? (voir n. 28), p. 59.

³² Ibid., p. 93. Voir les commentaires d'Ingrid BELKE, Moritz Lazarus und Heymann Steinthal. Die Begründer der Völkerpsychologie in ihren Briefen, vol. I, Tübingen 1971, p. LXVII et de Ulrich SIEG, Bekenntnis zu nationalen und universalen Werten. Jüdische Philosophen im deutschen Kaiserreich, dans: Historische Zeitschrift 263 (1996), p. 609–639.

³³ Voir BELKE, Moritz Lazarus und Heymann Steinthal (voir n. 32), vol. II/2, p. 515.

En 1882, Renan prononce à la Sorbonne une conférence célèbre intitulée «Qu'est-ce qu'une nation?». Lazarus, qui lui avait envoyé un exemplaire de son propre discours, estime dans ses «Mémoires» que Renan s'est largement inspiré de celui-ci, prononcé dès 1879³⁴. Renan introduit son opération de clarification des termes avec le constat suivant: «De nos jours on commet une erreur plus grave: on confond la race avec la nation, et l'on attribue à des groupes ethnographiques ou plutôt linguistiques une souveraineté analogue à celle des peuples réellement existants»³⁵. Les nations sont selon Renan quelque chose de relativement récent dans l'histoire. Au sein de ces dernières, les différents États européens se démarquent par la fusion des populations qui les composent, contrairement à la Turquie, par exemple, où différentes populations d'origines diverses sont encore distinctes et reconnaissables. Cependant, c'est parce que cette fusion se fait toujours brutalement que l'oubli est essentiel à la création d'une nation: «Or l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses»³⁶. C'est la gloire de la France d'avoir, par la Révolution française, proclamé qu'une nation existe par elle-même. S'il faut donc désormais admettre qu'une nation puisse exister sans principe dynastique, la question demeure sur quel critère on peut et doit fonder le droit national. Il importe de distinguer ici entre principe national et principe racial, et l'on commet une erreur selon Renan quand au principe des nations on substitue celui de l'ethnographie. L'Empire romain, ce grand agglomérat, et le christianisme ont porté tous deux à l'idée de race le coup le plus grave: avec eux la raison ethnographique est écartée du gouvernement des choses humaines pour des siècles. Les royaumes d'ailleurs n'obéissent pas du tout à ce principe, et c'est pourquoi »la considération ethnographique n'a donc été pour rien dans la constitution des nations modernes»³⁷. La vérité est selon Renan qu'il n'y a pas de race pure et que faire reposer la politique sur l'analyse ethnographique c'est la faire porter sur une chimère. Les plus nobles pays sont ceux où le sang est le plus mêlé.

Les discussions sur les races sont interminables selon Renan parce que le mot »race« est pris par les »historiens philologues« et par les »anthropologistes physiologistes« dans deux sens tout à fait différents. Pour les anthropologistes, la race a le même sens qu'en zoologie, elle indique une parenté par le sang. Or, l'étude des langues et de l'histoire ne conduit pas aux mêmes divisions que la physiologie. Les mots »brachycéphales«, »dolichocéphales« n'ont pas de place en histoire ni en philologie. Les origines zoologiques de l'humanité sont énormément antérieures aux origines de la culture, de la civilisation, du langage. Les groupes aryen primitif, sémitique primitif, touranien primitif n'avaient aucune unité physiologique. C'est pourquoi Renan en appelle à une ethnographie totalement libre, sans application politique. Accusant plus ou moins directement les Allemands de mener au contraire une dangereuse politique ethnogra-

³⁴ Nahida LAZARUS, Alfred LEICHT (éd.), Moritz Lazarus' Lebenserinnerungen, Berlin 1906, p. 257.

³⁵ RENAN, Qu'est-ce qu'une nation (voir n. 19), p. 37.

³⁶ Ibid., p. 42.

³⁷ Ibid., p. 43.

pique, il considère qu'on n'a pas le droit d'aller de par le monde tâter le crâne des gens, puis de les prendre à la gorge en leur disant: »Tu es notre sang; tu nous appartiens«.

Même la langue ne lui paraît pas pouvoir être retenue comme critère, puisqu'il y a quelque chose de supérieur à la langue, qui est la volonté, tandis que par ailleurs la similitude de langue ne signifie pas la similitude de race, même aux origines de l'humanité. Idem pour la religion, la communauté des intérêts, la géographie. Par opposition la nation sera donc un principe spirituel: »Par leurs facultés diverses, souvent opposées, les nations servent à l'œuvre commune de la civilisation; toutes apportent une note à ce grand concert de l'humanité qui, en somme, est la plus haute réalité idéale que nous atteignons«³⁸.

UNE »GRAMMAIRE BRACHYCÉPHALE« ET DES NATIONS »QUI VEULENT ÊTRE DES RACES« (MÜLLER, VIRCHOW) 1888, 1896

Dans son livre »Biographies of Words and the Home of the Aryas«, traitant de l'origine et des migrations des mots en rapport avec l'origine des peuples aryens, Max Müller revient en 1888 sur l'»archéologie linguistique«, qui a été au cœur de son œuvre autant linguistique que mythologique. Il y explique comment chaque mot, si on l'examine attentivement, se révèle être un »poème pétrifié« résultant d'une action ou d'une pensée. Malgré cela, conscient des objections de plus en plus nombreuses faites à ses travaux, il se montre plus prudent qu'auparavant et considère qu'on ne peut définir la région exacte où les Aryens vécurent, le langage exact qu'ils parlèrent ou la date exacte à laquelle ils se dispersèrent. Il ajoute qu'il n'a jamais considéré que les racines linguistiques aient eu une existence réelle, superposable avec l'existence de peuples. Citant Renan presque mot pour mot, il écrit: »Pour moi, un ethnologue qui parle de race aryenne, de sang aryen, d'yeux et de cheveux aryens est aussi grand pécheur qu'un linguiste parlant de dictionnaire dolichocéphale ou de grammaire brachycéphale«³⁹.

En 1896 paraît à Berlin un volume de »Mélanges« dédié à l'ethnologue Adolf Bastian⁴⁰, pour lequel ont collaboré anthropologues et ethnologues berlinois. Ce volume offre un instantané de la manière dont pouvaient s'associer études linguistiques, craniologie, ethnologie, antidarwinisme, néohumboldtisme et même lutte contre l'antisémitisme. Pour ces »Mélanges« Rudolf Virchow rédigea un article consacré à la formation des races et à l'hérédité (*Rassenbildung und Erblichkeit*). Le grand spécialiste de l'anthropologie physique y déplore le fait que le concept de race soit peu sûr, surtout depuis que la politique a soulevé la question des nationalités et que chaque petite nationalité,

³⁸ Ibid., p. 55.

³⁹ Max MÜLLER, *Biographies of Words and The Home of the Aryas*, Londres 1888, p. 120.

⁴⁰ Thomas ACHELIS (dir.), *Festschrift für Adolf Bastian zu seinem 70. Geburtstage am 26. Juni 1896, gewidmet von seinen Freunden und Verehrern*, Berlin 1896.

si minuscule soit-elle, veut »être une race«. Et pourtant chacun sait qu'il n'existe aucune »race nationale« qui n'ait pris sa forme moderne sans apports extérieurs, y compris la race nationale juive. Steinthal pour sa part présentait, avec des tonalités proches de celles de Virchow, une analyse des rapports entre dialecte, langue, peuple, État et race, qui insistait nettement sur les retentissements politiques des développements linguistiques et anthropologiques sur les peuples indo-européens et la race sémitique⁴¹. L'un des autres contributeurs de ce volume était Franz Boas, qui avait travaillé un temps au Musée ethnologique de Berlin et s'était installé aux États-Unis en 1887 pour fuir un pays marqué par l'antisémitisme. Les débats précédemment retracés connaîtront un important écho dans ses propres recherches.

Cette étude de cas révèle, en arrière-plan, la conjonction d'un projet scientifique encyclopédique, marqué par l'élargissement aussi bien temporel que géographique de ce qui parmi les formes de vie humaines sur le globe était observable, saisissable, avec une certaine naturalisation de l'homme correspondant au recul du religieux et à l'ambition d'une inscription de l'homme dans la science de la nature. Dans ce contexte naît le projet d'une science de l'homme synthétique qui serait à la fois une histoire universelle (de la totalité de l'humanité) et une étude de l'homme (total) dans toutes ses dimensions (linguistique, culturelle, biologique).

En même temps cette époque est marquée au niveau politique par la question de la légitimité des nations modernes, qui s'accompagne, en parallèle, de la question du fondement de l'idée d'unité de l'humanité et de la manière dont elle peut être définie indépendamment d'un principe religieux. Pour schématiser, on pourrait dire, comme Renan, qu'avant il y avait le principe dynastique et qu'ensuite différents principes entrèrent en concurrence pour le remplacer. La légitimité raciale apparaît aussi d'une certaine manière comme une poursuite du principe dynastique, chez Gobineau par exemple, en ce sens que ce principe avait une dimension biologique, héréditaire, ce qui explique d'ailleurs que l'on retrouve le terme même de »race« dans les deux contextes. La légitimité linguistique était affirmée en force, comme nous l'avons vu, par Richard Boeck et par Moritz Lazarus, ce dernier y trouvant d'ailleurs, en tant que Juif allemand, un fondement pour sa propre intégration à la nation allemande. La légitimité historique accompagnait souvent cette dernière dans les argumentations, tandis que la légitimité purement géographique (dans l'idée des frontières naturelles) obéissait à une logique légèrement différente. Enfin, il y avait la légitimité politique, au sens où la Révolution française par exemple aurait été l'expression d'une volonté collective constitutive d'un peuple. Pour résumer, on pourrait dire qu'il y avait deux grandes stratégies: celle de l'origine et celle de l'histoire (au sens où on entendrait celle-ci comme expression de la volonté et de la liberté humaine). Les débats retracés ici mettent en évidence combien les deux se mêlent en réalité dans la plupart des cas et combien sont rares ceux qui se réfèrent à une seule d'entre elles (exception faite de Gobineau). Ce qu'on y observe aussi, c'est, malgré les déclarations des uns et des autres concernant les spécificités allemandes ou françaises, un enchevêtrement des supposées

⁴¹ Heymann STEINTHAL, *Dialekt, Sprache, Volk, Staat, Rasse*, dans: *ACHELIS, Festschrift für Adolf Bastian* (voir n. 40), p. 47–52.

tendances nationales. Je serais tentée, enfin, de lire tout ce petit »drame« comme la victoire progressive de Pott sur Renan, une des clés secrètes de l'échange résidant aussi dans l'opposition entre le républicanisme attribué par Gobineau aux Indiens, qui faisait sourire Pott, et cet aristocratisme auquel Renan renonce progressivement avant de se rallier définitivement à la volonté collective et au démocratism après la Commune. Lorsque Virchow déplore en 1896 le fait que les nations veuillent être des races, on pourrait se demander si ce retour du concept de race sur celui de nation ne lui fit pas prendre conscience que c'était précisément le processus de constitution des nations modernes qui avait fait naître, parallèlement, l'idée de race dans son sens moderne. C'est ce qui rend évidemment ces débats particulièrement intéressants, dans la mesure où ces questions peuvent paraître non résolues encore de nos jours. De même, la question d'un fondement de l'unité de l'humanité, autre que religieux, autre que biologique, occupe-t-elle les esprits jusqu'à aujourd'hui.